

Extrait de :

**Pellecuer (Ch.), Schneider (L.) — Premières églises et espace rural en Languedoc méditerranéen (Ve-Xe s.).**

In : DELAPLACE (C.) dir. — *Aux origines de la Paroisse rurale en Gaule méridionale (IVe-Xe siècles)*. Actes du colloque international, 21-23 mars 2003, Toulouse, Paris, Errance, 2005, p. 98-119.

L'étude des campagnes de l'Antiquité tardive, en Languedoc-Roussillon, a bénéficié depuis deux décennies d'une vision renouvelée au rythme soutenu des opérations de prospections pédestres portant sur des micro-régions de quelques centaines de kilomètres carrées, mais aussi grâce à une tendance jamais démentie à favoriser le développement des fouilles programmées. Il faut aussi souligner le rôle grandissant joué, ici comme ailleurs, par l'archéologie préventive.

L'approche statique du site isolé, abordée par le biais de fouilles le plus souvent ponctuelles, a cédé la place de façon progressive à une analyse plus ambitieuse. Celle-ci, dynamique, embrasse des échelles multiples et brasse une grande variété de critères de description qui permettent de mieux saisir la répartition de l'habitat et son évolution plurimillénaire. Ces nouvelles préoccupations sont clairement perceptibles dans la contribution languedocienne au programme européen *Archaeomedes*, portant sur les causes naturelles et anthropiques de la dégradation des sols et de la désertification dans le bassin méditerranéen (Archaeomedes 1998). Elles donnent lieu à de nouvelles typologies de l'habitat rural qui tentent de s'affranchir des catégories convenues, en utilisant des paramètres techniques, sitologiques ou situationnels. Dans cette perspective, l'église, la paroisse, n'occupent en définitive qu'une position marginale, comme témoignages de pérennité, indices de rang ou de fonction pour un site. Une autre démarche, complémentaire de la précédente mais au caractère plus intensif, est celle des études de cas, qui prend appui sur une exploration poussée des sites et de leur environnement. L'échelle locale est privilégiée, celle du terroir ou de l'unité paysagère n'excédant pas quelques centaines d'hectares. À l'intérieur de ces espaces bien individualisés, les fouilles exhaustives des points de peuplement et de toutes leurs composantes sont les résultats les plus marquants de programmes inscrits dans la durée. De telles enquêtes, avec l'identification mais aussi la fouille d'églises de la fin de l'Antiquité, ont la capacité d'apporter des matériaux inédits pour notre connaissance du plus ancien christianisme en milieu rural, longtemps réduite à l'inventaire du mobilier liturgique et à la liste des " plus vieux lieux de culte " régionaux. Nous tenterons de le montrer avec la présentation des deux études de cas retenues, Loupian et le Roc de Pampelune à Argelliers (Hérault), qui appartiennent à des unités paysagères à des milieux géographiques bien distincts. L'une est située dans la plaine littorale densément occupée depuis la fin de la protohistoire, l'autre dans un arrière-pays faiblement pénétré durant l'époque romaine (fig. 2). Malgré ces différences, il est aussi possible de saisir les relations de l'église avec le tissu de l'habitat rural, en mouvement entre le Ve siècle et la période d'affirmation du *castrum* médiéval.

### **1.1. Les domaines du littoral languedocien : l'exemple de Loupian**

Le dossier constitué pour Loupian (Hérault), à une vingtaine de km à l'est du siège épiscopal d'Agde, permettra d'illustrer un premier type de lieux de culte, qui se greffe au Ve siècle sur un fort substrat d'occupation gallo-romaine (fig. 3). Le secteur de l'étang de Thau est organisé à partir d'agglomérations secondaires, souvent de création protohistorique, et d'une forte concentration de villas au grand

développement architectural et auxquelles peuvent être attachés des finages domaniaux de quelques centaines d'hectares selon les estimations (Bermond, Pellecier 1998). Loupian est installé à un point du littoral marqué par un rétrécissement de la plaine à l'avancée d'un relief couvert par la garrigue. Ce repère semble avoir servi pour partie à établir, dans la zone considérée, la limite orientale du territoire de Béziers. Il confronte ici l'espace nîmois, dont l'extension maximale est soulignée du point de vue archéologique par la présence d'une importante agglomération-sanctuaire des eaux à Balaruc-les-Bains et les dernières attestations épigraphiques (épitaphes, borne milliaire) en relation avec la cité des Arécomiques. Les découpages nouveaux de la fin de l'Antiquité évoqués précédemment, avec la promotion d'Agde et de Maguelone, ne modifieront pas cette situation, puisqu'elle est encore effective dans la topographie administrative et religieuse des siècles postérieurs. L'initiative de la construction, à Sainte-Cécile de Loupian, d'une église publique — statut que nous tenterons de démontrer à partir d'une documentation archéologique fournie — est indissociable de l'organisation de ces campagnes fermement contrôlées par de grands domaines littoraux. Une telle fondation pourrait de même s'expliquer par l'éloignement du siège épiscopal — Agde sinon Béziers —, les nécessités d'encadrement des populations rurales et la volonté de souligner par une stratégie édititaire les limites territoriales des évêchés. Hasard des découvertes ou réalité d'une politique dans la conduite de la mission pastorale, les plus anciens lieux de culte ruraux connus à ce jour dans la partie centrale du Languedoc, au contact entre les trois cités de Nîmes, Lodève et Béziers, sont tous situés en position marginale par rapport au pôle épiscopal. Saint-Jean de Roujan et le Roc de Pampelune sont à vingt kilomètres et plus de celui-ci. Loupian et Saint-Geniès de Litenis, mais aussi Saint-Loup de Régimont et Mourèze sont à une distance non négligeable du siège, occupant une position en limite territoriale; Ces édifices pourraient être les éléments, trop partiellement reconnus, de cette "ceinture de christianisation" entourant la cité, que C. Delaplace envisage à partir de la distribution des fondations martiniennes aux confins du diocèse de Tours (Delaplace 1999, 157).

### *La place de l'église dans l'ensemble domanial du Ve siècle*

Au début du Ve siècle, la *villa* de Loupian, occupée depuis le milieu du Ier siècle avant notre ère, bénéficie d'une ultime phase d'investissement (fig. 4, A) (Pellecier 2000, 367-371). Elle est perceptible en premier lieu par le développement sans précédent de l'architecture du paraître. En témoigne la mise en place d'un ample péristyle unitaire de plus de 35 m de côté, qui remplace le dispositif éclaté à cours multiples créé durant le Haut Empire. Les surfaces résidentielles atteignent alors 400 m<sup>2</sup>. La construction la plus remarquable est celle d'une vaste salle de plan triconque, qui répond au type du grand *triclinium* des demeures de l'élite de la fin de l'Antiquité (Morvillez 1995). La recomposition du paysage domanial constitue un autre signe tangible de ce nouveau temps fort de l'histoire de la villa (fig. 5, A). Deux autres établissements aux fonctions complémentaires prennent place en effet dans le bassin versant de quelque 200 hectares, qui forme une unité physique bien individualisée, constituant la partie essentielle du finage de la grande exploitation rurale.

Au débouché sur l'étang de Thau du petit cours d'eau qui draine le bassin versant, à seulement 1 km de la *villa*, une implantation littorale, installée sur les ruines d'une ancienne officine d'amphores vinaires, pourrait correspondre à un hameau dont il est encore bien difficile de restituer la physionomie à partir de la découverte de quelques vestiges d'habitation, d'inhumations de sujets périnataux et de volumineux dépotoirs domestiques. Il rassemble une population aux activités

diversifiées : une cinquantaine de lests de filets, des restes de poissons ainsi que de très nombreuses valves d'huîtres et de moules signalent la pratique de la pêche. Des cuves maçonnées destinées au recueil du moût voisinent avec de petites forges, certainement indispensables pour l'entretien de l'outillage agricole. Les aménagements artisanaux liés à la fabrication des céramiques sont nombreux et révélateurs de toutes les étapes du travail, depuis la carrière d'argile jusqu'aux structures de cuisson. On produit dans cet atelier, comme cela était la règle quelques siècles plus tôt, des tuiles, des matériaux de constructions et de la vaisselle, à pâte calcaire mais aussi sableuse. Ces productions ont été largement retrouvées dans la *villa* toute proche, ce qui permet d'insister sur les liens — au moins de nature économique — qui unissent les deux établissements ruraux.

Un autre pôle d'occupation est discernable dans la partie amont du bassin versant, à 800 m environ de la *villa*, là où l'on propose de situer le captage de l'aqueduc domanial. Les reconstructions d'époque médiévale et moderne empêchent de prendre la mesure exacte de ce site et quelques observations tirées des prospections de surface laissent penser qu'un nouveau secteur d'habitat, dont l'extension nous échappe, a pu être créé en ce point au début du Ve siècle. Les campagnes de fouilles ont permis quant à elles le dégagement d'un vaste édifice chrétien (fig. 4, B) dont la nef unique, de 27 m environ sur 9,5 m, est fermée par une abside prise dans un chevet plat (Pellecuer, Lugand 1989, Pellecuer *in* Duval dir. 1995, 47-50). Des constructions de même facture que l'édifice principal prennent appui contre le mur gouttereau nord, en particulier un baptistère de plan carré, d'environ 5 m de côté. Il est doté d'une piscine hexagonale dont chaque pan est marqué par un évidement demi-circulaire. Un corps de bâtiment de plan linéaire, de 14 m sur 3,7 m, correspond à une adjonction d'une mise en œuvre clairement distincte de celle des annexes précédentes et qui vient prendre place à son tour contre la façade septentrionale du baptistère. Interprété comme un balnéaire, il est constitué d'une enfilade de trois pièces de petites dimensions, une froide et deux chauffées dont le *praefurnium* est desservi à partir d'un espace de service situé dans le prolongement. Au-delà, une dernière construction forme une sorte de retour, dont la direction est cependant divergente par rapport à l'orientation de l'église. Le plan du bâtiment n'a été reconnu que très partiellement. La restitution de quatre pièces de 10 à 50 m<sup>2</sup> doit être envisagée et permet de lui attribuer une centaine de mètres carrés de superficie. C'est une superficie du double de celle de l'aile thermique et qui pourrait correspondre à une habitation d'une certaine ampleur, destinée par exemple au desservant de l'église.

L'édifice principal et ses annexes représentent une surface construite de 500 m<sup>2</sup> environ, ce qui, en l'absence de données sur le développement méridional du complexe, est une estimation minimale. L'église à nef unique apparaît comme un bâtiment au caractère monumental, de 256 m<sup>2</sup> au sol et probablement d'une quinzaine de mètres d'élévation. Une telle réalisation supporte la comparaison avec certains édifices urbains ou même avec l'église d'un évêché méridional comme celui de Cimiez (Nice, Alpes-Maritimes) (Février *in* Duval dir. 1995, 105). Équipée d'un baptistère et d'annexes liées au culte, elle reproduit localement le modèle épiscopal et constitue une véritable projection urbaine dans le monde des *pagani*, pour reprendre l'expression de Ch. Piétri (Piétri 1986, 779 et 785). On ne peut douter de l'existence d'une communauté chrétienne d'une certaine importance cristallisée autour de cette cellule élémentaire de la *cura animorum* en ce début du Ve siècle. Ces termes imprécis ne peuvent masquer nos interrogations sur le rayonnement de ce centre spirituel. Il pouvait toucher les populations des établissements ruraux les plus proches ou bien une plus large fraction du diocèse, qui engloberait par exemple une agglomération secondaire distante de seulement cinq kilomètres. Tout aussi délicate à évoquer est la question des liens avec le domaine ainsi que le rôle du propriétaire dans cette

fondation chrétienne, cela en l'absence de témoignages épigraphiques. La documentation archéologique, sans être totalement déterminante, reste cependant la seule voie possible pour envisager quelques hypothèses. On aborde généralement avec plus de certitude la relation entre la *villa* et l'édifice de culte lorsque ce dernier s'agrége ou parfois se substitue au centre domanial. Une construction établie à distance des murs de la *villa* correspond à un autre schéma, que l'on retrouverait par exemple pour la grande *villa* de Torre de Palma (Alentejo, Portugal) où la basilique, à une centaine de mètres de la résidence, appartient à une couronne de constructions-satellites (Maloney, Hale, 1996, 290-293). Cette localisation distincte est en fait l'indice le plus clair d'un fonctionnement simultané des éléments d'un tel ensemble. Lorsque la construction de l'église vient occulter tout ou partie des bâtiments du centre domanial, de tels cas de superpositions sont l'expression évidente d'une solution de continuité dans l'histoire de la *villa*. En ce qui concerne Loupian, l'hypothèse d'une fondation à l'initiative du maître du domaine trouve des arguments dans la proximité topographique — de l'ordre de moins d'un kilomètre — ou dans la localisation à l'intérieur du même bassin versant susceptible d'être géré depuis la *villa*. Les propositions de restitution de l'aqueduc domanial, dont le point de captage se trouverait dans le secteur de Sainte-Cécile, confirmeraient l'identification d'une même propriété. Des détails architecturaux, avec une mise en œuvre identique des absides dans l'habitat civil comme dans la construction religieuse, pourraient être évoqués pour envisager des chantiers proches dans le temps, sinon l'intervention des mêmes équipes. La concordance chronologique entre la création de lieu de culte et la phase de développement résidentiel est renforcée par l'identification d'un faciès céramique commun sur les trois sites de Loupian pour le premier quart du Ve siècle. Élever, dans un tel contexte domanial, basiliques et baptistère peut être mis au crédit des grands propriétaires fonciers, laïcs ou ecclésiastiques, à l'image d'un personnage comme Sulpice Sévère sur ses terres de *Primuliacum*, au tournant des IVe et Ve siècles (Colardelle 1991, 127). Mais, l'action de ces *possessores* peut s'inscrire aussi dans le cadre de la propriété éminente du sol (Durliat 1990, 54, 147). Dans cette perspective, l'église de Loupian apparaîtrait alors comme une construction de statut public et la *villa* toute proche comme le centre d'un ressort fiscal.

### ***Permanence de l'église et effacement du cadre domanial tardo-antique à partir du VIe siècle.***

L'ensemble domanial qui vient d'être décrit nous apparaît transformé de façon profonde au VIe siècle (fig. 5, B). On verra que, de l'organisation née durant l'Antiquité tardive, le pôle religieux est le seul élément promis à une réelle postérité, qui échappe à l'étiollement affectant le vieux centre domanial comme le site littoral.

En effet, dès le milieu du Ve siècle, les indices d'occupation se raréfient dans la *villa*. A partir de cette époque s'amorce un processus, particulièrement perceptible dans le secteur des appartements de transformation et d'adaptation à de nouvelles fonctions. Une partie des salles d'apparat conserve sa destination initiale, comme le montrent la restauration de certaines mosaïques et la réfection d'un décor mural. Cependant, des absides vont être supprimées et des chapes de béton de tuileau coulées sur des pavements. Ce sont des pièces utilitaires, peut-être destinées au stockage des récoltes, qui sont ainsi gagnées sur l'espace résidentiel. La cohérence architecturale initiale est amoindrie par la construction d'appentis, selon les besoins du moment, contre les anciens corps de bâtiment. Le péristyle monumental est de même démantelé à une date difficile à préciser. Des structures excavées dans la cour et dans les abords de la résidence livrent des contextes céramiques, des lots d'ollas à bord en bandeau et en poulie, que la typologie permet de situer dans le courant du VIe siècle.

Le site littoral du Bourbou voit son occupation interrompue d'une façon plus radicale dans la première moitié du Ve siècle. Quelques fragments de céramique africaine du VIe siècle ont été cependant recueillis dans le comblement d'un puits. Une simple fréquentation des lieux et l'utilisation de ce débarcadère sont encore possibles à cette époque.

À Sainte-Cécile, les données dont nous disposons au-delà du Ve siècle ne proviennent pas de l'église elle-même et cela à cause de destructions récentes qui ont par ailleurs entraîné la découverte du site. On ne saurait donc préciser, à partir de cette époque, l'état de l'édifice et les remaniements qu'il a pu subir. L'évolution du site peut cependant être perçue grâce à la fouille des annexes septentrionales qui montrent une organisation nouvelle. Dans une des pièces à l'est du baptistère, des niveaux d'habitation prennent place sur une couche de démolition constituée pour l'essentiel de moellons, de fragments de tuiles et d'enduit blanc. Les aménagements de l'horizon le plus ancien présentent un caractère limité, avec un foyer au sol et la base d'un cloisonnement. Des ollas à lèvre en bandeau, au profil anguleux, peuvent être situées entre le VIe et le VIIIe siècle. L'horizon le plus récent est quant à lui daté dans un large Xe siècle, avec des productions céramiques à panse ovoïde ou piriforme munies d'une anse plate et d'un bec tubulaire, au décor lissé ou d'impressions rectangulaires (Pellecuer *in* Cathma 1993, 172-174). Un silo au profil en ampoule est creusé dans l'angle sud-est de la pièce réoccupée. Quelques solins de murs à l'extérieur et au chevet de l'église indiqueraient un développement des surfaces habitées dans la moitié orientale de l'ancien complexe paléochrétien. Des sépultures envahissent de façon progressive l'espace du baptistère et les pièces occidentales mais aussi la nef de l'édifice majeur. Dans un premier temps, les tombes semblent bien être implantées dans le respect des architectures antérieures, comme en témoignent les inhumations en fosse et couverture de dalles qui encadrent la cuve baptismale. Ensuite, la distribution des sépultures en coffre de pierre, de forme ovale, beaucoup plus nombreuses, se fait au détriment des murs alors arasés. Il est cependant remarquable qu'aucune de ces tombes n'est localisée au-delà de la façade septentrionale de l'ancien édifice paléochrétien, qui joue clairement un rôle de clôture. La vocation funéraire du site s'impose peut-être à partir des VIe-VIIIe siècles sans que l'on puisse être plus précis et plus affirmatif en l'absence de datations radiocarbone. Antérieurement, ce rôle semble très secondaire, avec une seule sépulture sous tuiles, isolée au chevet de l'église. Dans tous les cas, il ne s'agit pas d'une fonction exclusive puisqu'un autre point de nécropole est connu pour le VIe siècle à faible distance du site de la villa.

Un acte de donation de l'église Sainte-Cécile de la fin du XIe siècle (1086), conservé dans le cartulaire de l'abbaye de Psalmodi, plaide pour une réelle permanence du site religieux, depuis la fondation de la fin de l'Antiquité jusqu'à l'édifice gothique qui s'élève à quelques dizaines de mètres de ces vestiges. Les termes de cette continuité demandent cependant à être discutés. Les fouilles n'ont permis de saisir qu'une partie de la topographie paléochrétienne, l'église et ses annexes septentrionales. On ignore en effet quelles étaient les constructions qui pouvaient se développer sur son flanc sud. Une restitution par simple symétrie des parties connues est envisageable, mais cette hypothèse n'épuise pas le sujet. D'autres solutions, plus complexes, ne sont pas à écarter et l'on pourrait envisager des configurations plus ambitieuses, avec une église jumelle ou l'association avec un mausolée. L'intérêt de telles propositions est d'apporter une explication à l'apparent déplacement du lieu de culte à l'époque médiévale. Les reconstructions postérieures, de l'époque romane déduite des sources et de l'époque gothique aujourd'hui encore en élévation, se seraient ainsi substituées à un édifice méridional tardo-antique dont l'identité risque de nous échapper de façon définitive. Un autre argument qui pourrait témoigner de la continuité du site et de ses fonctions est à rechercher dans sa

capacité à rassembler l'essentiel du peuplement local à partir du VI<sup>e</sup> siècle. Résultats de fouilles et collecte de surface montrent que l'habitat n'est pas absent de Sainte-Cécile, dans la poursuite de l'occupation amorcée au siècle précédent et cela jusqu'à la fin de l'époque carolingienne. Cette amorce de regroupement est soulignée par une implantation *ex nihilo* au lieu-dit La Rouge/La Condamine. Ce site d'une étendue d'un peu moins d'un hectare est localisé sur un coteau à environ 300 m de l'église. Les témoignages céramiques les plus anciens appartiennent aux Ve et VI<sup>e</sup> siècles, mais l'essentiel du mobilier collecté relève du premier Moyen Âge, laissant supposer une intense activité avant l'an mil. Une superficie importante, la présence de sépultures et une occupation continue de la fin de l'Antiquité jusqu'à l'époque carolingienne sont les caractères les plus remarquables de cet établissement d'une nouvelle génération. A la fin du Xe siècle, le *castrum*, qui est situé à 200 m environ de l'église, constitue le dernier ajout d'importance à ce maillage polarisé.

Au terme de cette enquête de terrain, l'église s'impose comme le legs le plus durable de cette effervescence de réalisations qui individualise le début du Ve siècle. Nous avons tenté de montrer précédemment la part du substrat domanial dans la fondation loupianaise et de souligner le destin particulier de ce site religieux face à l'abandon progressif mais irréversible de la *villa* à partir du VI<sup>e</sup> siècle. L'indépendance qu'il aurait acquise lui a permis d'échapper au déclin qui affecte les autres composantes de cette grande unité foncière. La constitution d'un patrimoine attaché à l'église pourrait être un facteur de fragmentation ou de changement de statut de l'espace domanial. En effet, la création d'un lieu de culte est souvent un préalable à une donation, forme nouvelle de mobilité et de concentration foncière à l'origine du développement des propriétés épiscopales (Jaïdi 1996). La distribution de l'habitat traduirait des changements importants dans les conditions d'exploitation des terres, déjà perceptibles durant la période antérieure. Dès le Ve siècle, la *villa* ne rassemble plus toutes les forces productives, si l'on en croit la nouvelle distribution de l'habitat dans le hameau littoral et autour de l'église. Ce mouvement centrifuge pourrait être le témoignage apporté par l'archéologie de l'essor du faire-valoir indirect. A partir du VI<sup>e</sup> siècle, ce mode de mise en valeur, certainement favorisé par l'intégration des possessions loupianaises dans un patrimoine foncier multiple et éclaté, conduit à une nouvelle tentative de regroupement des hommes dans le secteur de Sainte-Cécile, comme le montrent la continuité de l'occupation du site de l'église et l'apparition d'un nouveau point de peuplement à proximité.

L'éclairage obtenu à partir de l'exemple de Loupian, avec la mise en évidence d'un " site relais " (Schneider 1996, 271-272), ne saurait résumer les possibilités d'évolution du domaine d'origine antique durant le haut Moyen Âge. Si les schémas sont multiples, les sites de *villa* témoignent, pour la plupart, d'une très forte continuité à partir du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle, voire au-delà (Pellecuer, Pomarèdes 2001). Cette vitalité s'accompagne cependant de notables transformations de l'assiette occupée. Deux grandes *villae* de la cité de Béziers, à Montagnac (Hérault), permettent d'illustrer les modifications observées, avec un léger déplacement à Lavagnac/Lieussac et à Pabiran, avec la concentration de l'habitat alto-médiéval le long d'un axe de circulation à quelques dizaines de mètres du site antique (Mauné 1998, 387-392 et 395-396). Pour chacun des deux sites, une église est attestée par quelques données archéologiques et surtout par des mentions textuelles du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle (Mauné 1998, 255-257). À Lieussac, il faut certainement associer l'église à un secteur d'inhumations. L'utilisation de sarcophages et la découverte d'une bague en métal précieux dans ce contexte funéraire indiquent sans ambiguïté des sépultures des membres d'une élite toujours présente sur ces sites de *villa* à la fin de l'époque carolingienne (Pellecuer, Durand 1986). On le voit, se pose avec acuité la question des origines du lieu de culte. Mais ici, l'enquête archéologique marque le

pas et seule, la longue survie de ces pôles de peuplement pourrait être invoquée pour envisager une fondation tardo-antique ou du premier Moyen Âge.